

II

BIOGRAPHIES

de Jean de Charpentier et d'Emmanuel Thomas,

PAR

le Dr **H. LEBERT**, professeur.

JEAN DE CHARPENTIER

Par une belle soirée du mois de juillet 1833, j'étais revenu à Airolo d'une excursion que j'avais faite dans le Valais avec mes amis Heer et Martin Horner, de Zurich. Le soir je vis à la table d'hôte de l'hôtel un groupe de voyageurs dont l'un me frappa par son profil caractéristique, véritable type de tête de savant, tel que je me représentais un Kepler, un Galilée. J'appris que c'était M. Jean de Charpentier, célèbre naturaliste et directeur des Salines de Bex, qui se rendait à Lugano pour la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles. Il était accompagné de l'ingénieur Venetz et du curé Dænen, de Munster (Haut-Valais), grand amateur de botanique.

Comme la réunion de Lugano était aussi le but de notre voyage, nous fîmes bientôt bonne connaissance, en faisant ensemble, après la réunion, l'ascension du Camoghé.

Attiré d'abord par la physionomie fine, expressive et pleine de noblesse de Jean de Charpentier, je le fus bien davantage encore par l'étendue de ses connaissances, par la profondeur de ses remarques et par la bienveillance pleine de jovialité qu'il avait pour la jeunesse et qu'il me témoigna d'une manière touchante pendant le peu de jours que je passai alors avec lui.

Au mois d'octobre de la même année je me trouvai à Bex en revenant de Chamounix. Je fis visite au directeur des Salines et je fus d'autant plus heureux de son invitation à passer quelques jours chez lui, que j'avais à consulter son herbier pour un travail que j'avais commencé sur les gentianes de la Suisse, et que j'avais beaucoup de renseignements à demander au savant géologue sur les glaciers, dont les phénomènes m'avaient vivement impressionné, soit dans l'Oberland bernois, soit à Chamounix.

Je n'ai pas besoin de dire que je fis aux Devens un séjour aussi agréable qu'instructif, et que, sur les conseils de M. de Charpentier, je formais déjà alors, c'est-à-dire à la fin de mes études universitaires, le projet de commencer ma carrière médicale à Bex, projet que j'ai pu réaliser plus tard.

Vous avez pu, Messieurs, apprécier dans le discours de notre honorable président tout le mérite de notre ami sur le terrain de la science. Permettez-moi de compléter cette instructive exposition par une courte esquisse biographique de l'homme dans l'intimité duquel il m'a été donné de vivre pendant bien des années et pour la mémoire de qui je conserve les sentiments de la plus sincère estime et d'une sympathie pleine de gratitude.

Nous sommes habitués à voir les grands savants habiter les centres de sciences et les universités. Jean de Charpentier, au contraire, comme son ami Emmanuel Thomas, dont j'aurais l'honneur de vous esquisser aussi la vie, a vécu à la campagne, dans un vrai petit paradis, il est vrai, mais

qui n'en est pas moins un des vallons les plus solitaires de la plaine du Rhône. Grâce à ces deux hommes, cependant, les Devens sont devenus, de leur vivant, un centre d'attraction pour les savants de l'Europe entière, une véritable académie d'histoire naturelle, improvisée dans un lieu où le botaniste et le zoologiste, comme le minéralogiste et le géologue, trouvent à faire les plus amples récoltes.

Jean de Charpentier naquit à Freiberg en Saxe, le 7 décembre 1786. Son père, un des plus célèbres ingénieurs des mines de son temps, était collègue de Werner. Ces deux coryphées de la science firent de Freiberg, dans la seconde moitié du siècle passé, une des écoles les plus célèbres de minéralogie, de géologie, d'oryctognosie tant théorique que pratique. Aussi Jean de Charpentier comptait-il parmi ses condisciples Alexandre de Humboldt, Léopold de Buch, Lardy et bien d'autres hommes devenus célèbres.

De très bonne heure notre ami montra une aptitude toute particulière pour la physique, la mécanique et pour tout ce qui a rapport aux mines. En observant les travaux des ouvriers, soit dans les ateliers, soit dans les mines, il acquit de bonne heure non-seulement un sens pratique exquis, mais aussi cette aimable bienveillance qu'il a témoignée jusqu'à la fin de ses jours à ces hommes utiles et laborieux.

Après avoir reçu sa première éducation à Freiberg, Jean de Charpentier fit ses humanités dans l'excellente école de Schulpforta (*Porta Vestphalica*) déjà très célèbre alors. Il y prit pour les études classiques un goût qu'il garda toute sa vie, et lorsqu'un jeune aspirant à la science venait lui faire visite, il sortait d'un tiroir l'histoire d'Alexandre, de Quinte-Curce et la lui faisait traduire. Lorsqu'il me fit subir cette espèce d'examen, je pus interpréter couramment le texte latin, ce qui ne contribua pas peu à rendre d'emblée nos relations bonnes et cordiales.

A la fin de son séjour à Schulpforta il fit un travail sur

l'état des mines dans l'antiquité (*De re metallica antiquorum*) qui malheureusement n'a jamais vu le jour, et dont il n'a pu lui-même retrouver le manuscrit.

De retour du gymnase, Charpentier acheva ses études à l'école des mines de Freiberg. Il commença sa carrière pratique dans les mines de houille de Waldenbourg en Silésie. Il y travaillait sous la direction de son frère Toussaint, devenu plus tard célèbre comme entomologiste et comme un des premiers ingénieurs des mines de la Prusse.

Après qu'il eut résolu à Waldenbourg un problème de mécanique très difficile, devant lequel la sagacité d'Alexandre de Humboldt avait échoué, l'attention de l'autorité se fixa favorablement sur le jeune assesseur des mines.

L'affabilité de son caractère le faisait aimer de tout le monde. Sa carrière aurait été brillante et l'aurait probablement conduit aux grandes dignités universitaires, s'il y avait persévéré. Mais le désir de voyager s'était réveillé avec force en lui. Il accepta donc une position qui lui était offerte dans le midi de la France, pour y établir des forges à la Catalane.

Agé de vingt ans, il sut déjà se faire une position des plus honorables. Son amabilité, son enjouement, l'étendue de ses connaissances, ainsi que l'esprit d'investigation profonde qu'il portait dans ses recherches, lui donnaient accès dans les familles et chez les hommes les plus distingués de ce pays.

L'entreprise pour laquelle il avait été appelé n'ayant pu être menée à bonne fin par suite d'embarras financiers de la compagnie, il consacra bientôt tout son temps à l'exploration géologique des Pyrénées, qu'il étudia pendant cinq ans avec tant de soin et une exactitude si rigoureuse, que l'ouvrage qui en est résulté, couronné plus tard par l'Académie des sciences de Paris, reste encore aujourd'hui un monument d'excellente observation. On admire d'autant plus la sagacité dans la séparation des diverses couches et

dans la description des moindres variétés de roches, que la paléontologie, aujourd'hui indispensable pour ce genre de détermination, étant à peine fondée comme science, ne pouvait lui être d'aucun secours.

Son temps, du reste, n'était pas exclusivement consacré à la géologie. Tout ce qui pouvait l'instruire attirait son attention. J'en citerai pour preuve ce fait, que c'est lui qui a fourni au célèbre linguiste Guillaume de Humboldt les bases du premier dictionnaire de la langue basque qui ait été publié.

Chaque soir, en rentrant au gîte, le marteau une fois posé et les notes de la journée classées et rédigées, il savait électriser son entourage par sa gaîté spirituelle et son entrain. Aussi l'estime accordée au savant fut bientôt accompagnée d'une popularité telle que lorsque, quarante ans après, il fit un voyage dans les Pyrénées, son séjour y fut une série de fêtes et d'ovations. Et pourtant il ne retrouvait pas beaucoup de ses anciens amis; mais sa mémoire était restée vivante dans la jeune génération.

Après avoir terminé ses recherches, il alla passer quelque temps à Paris, où il entra en relation avec les géologues et les minéralogistes les plus distingués de ce temps. Il est même probable que l'on aurait cherché à le fixer dans cette capitale, en lui donnant une position scientifique; mais il accepta en 1813 une place qui lui était offerte par son ami Lardy dans le canton de Vaud, celle de directeur des mines et salines de Bex.

Le voilà donc citoyen vaudois, mais non comme un astre brillant de passage. Il résolut, au contraire, de passer le reste de ses jours dans cette riante contrée. Lorsque, bien des années après, on lui offrait, ce qui est souvent arrivé, une haute position dans un pays éloigné, il répondait qu'il ne pouvait point se séparer de ces belles montagnes, et surtout pas de son imposant voisin le Grand Muveran.

Ce noble désintéressement, cette absence complète d'ambition, cet amour profond pour la belle nature qui l'entourait, sont caractéristiques chez ce savant aussi modeste que distingué.

Taillé intellectuellement pour être l'émule des de Humboldt, des de Buch, des Elie de Beaumont, il préféra sa maison des Dévens à l'éclat du monde et des honneurs. Aujourd'hui que tous ses contemporains ont disparu, on peut se demander s'il n'a pas choisi la bonne part, et s'il n'a pas eu une existence plus heureuse dans sa retraite philosophique. En effet, son étoile brille-t-elle moins au firmament de la science que celle de ses illustres amis?

Avant lui les salines de Bex offraient plutôt un intérêt de curiosité que d'utilité publique. Le grand Haller avait été un de leurs directeurs.

Pendant son séjour à Roche, si éminemment utile à la science, le patricien bernois jouissait plutôt de son emploi comme d'une sinécure. C'étaient principalement des sources salées relativement faibles qu'on exploitait, et, en effet, elles n'avaient qu'une valeur médiocre. On taillait pour ainsi dire les branches, sans se douter qu'elles provenaient d'un tronc puissant, et sans chercher à pénétrer jusqu'à celui-ci.

Jean de Charpentier eut le grand mérite de découvrir le gisement considérable de roche salée. Ce ne fut point un heureux hasard, mais tout fut prévision et calcul, et lorsque, après les premières galeries de recherche, la roche salée commença à s'épanouir devant le regard satisfait du grand géologue, ce ne fut point l'amour-propre flatté qui fit sa joie, mais d'emblée il pensa aux bienfaits que cette découverte répandrait sur la contrée et sur les nombreuses familles auxquelles elle donnerait du pain. Cette prévision philanthropique se réalisa; toutes ces familles devinrent, pour ainsi dire, la sienne par la sollicitude et l'affection

dont il entoura ses ouvriers pendant toute sa vie administrative.

Le canton de Vaud, à cette époque, était dans la splendeur de sa jeunesse comme Etat indépendant. Des hommes d'Etat de premier ordre avaient su lui donner une législation à la fois simple et très appropriée à ses besoins moraux, intellectuels et matériels, à sa qualité avant tout de pays agricole, mais animé du feu sacré du progrès. Aussi le gouvernement se montra-t-il très reconnaissant envers le jeune directeur des salines et comprit, comme lui, qu'il s'agissait à la fois d'une source nouvelle d'avantages financiers et humanitaires. Le gouvernement fit construire aux Dévins, pour le directeur, une belle habitation entourée d'un grand jardin, sans compter un brillant cadeau par lequel il lui témoigna son estime et sa gratitude.

Dès ce moment l'existence de Jean de Charpentier devint très agréable. Aimé et estimé de tous, sa réputation alla grandissant dans toute la Suisse et au dehors. On était heureux de posséder en lui un technicien pratique, en même temps qu'un savant distingué.

Sa probité à toute épreuve lui gagna aussi une confiance illimitée, d'autant plus méritée qu'il avait toujours en vue l'intérêt de l'Etat plus que le sien. Il avait un tantième sur le total du sel fabriqué; mais il maintint toute sa vie un sage équilibre entre les galeries de recherche et celles d'exploitation, aimant mieux ménager la roche salée pour longtemps que de penser à son profit personnel.

Doué d'une activité peu commune, infatigable au travail, notre savant directeur ne se contenta pas de cet accomplissement intelligent et consciencieux de ses devoirs. Il sut y joindre l'esprit sévère de la science et le cœur chaud de l'homme aux yeux duquel le bien public est aussi sacré que l'étude. Aussi, pendant bien des années, il prit part à presque tous les grands travaux qui avaient un but d'utilité

étendue et cela non-seulement dans le canton de Vaud, mais dans la Suisse tout entière. Ses grands travaux pour l'endiguement du Rhône ont réglé en partie le cours de ce fleuve et ont rendu à la culture de vastes terrains auparavant stériles et malsains.

C'est lui qui, avec son ami Venetz, sut mettre un terme aux ravages du glacier de Gétroz. Vous avez tous vu, Messieurs, à Martigny, la ligne noire tracée sur les murs et indiquant la hauteur de l'inondation de 1818. D'immenses masses de glace s'étaient détachées du glacier et avaient tellement obstrué le lit étroit de la Dranse, qu'un grand lac s'était formé au-dessus de l'obstacle. Le 16 juin 1818, le lac rompit la digue de glace, et la Dranse se précipita par la brèche avec une violence inouïe : des villages entiers furent détruits, beaucoup d'hommes périrent, et jusqu'à Martigny une eau bourbeuse remplit les rues presque à la hauteur du premier étage. La charité inépuisable des Confédérés sut réparer les dommages momentanés ; mais l'épée de Damoclès restait suspendue sur la tête des pauvres habitants de la contrée. C'est alors que nos deux amis, les illustres fondateurs de la théorie de l'époque glaciaire, firent exécuter des travaux si solides, que l'inondation de 1818 est restée heureusement un fait historique isolé, et qu'au souvenir d'une triste catastrophe reste attaché celui d'un grand bienfait rendu à l'humanité.

Le gracieux vallon des Dévens ne contenait à cette époque que bien peu de maisons, hors celles qui appartenaient aux Salines. C'était une solitude. Mais bientôt il s'y opéra une transformation complète. Le jardin de M. de Charpentier devint un véritable jardin botanique où des plantes exotiques rares étaient cultivées, tandis que son voisin Emmanuel Thomas élevait de préférence des plantes des Alpes. Des rapports intimes s'étaient établis entre les deux naturalistes, et la réputation de M. Jean de Charpentier,

devenue européenne, attirait aux Dévens des savants de tous pays.

L'aimable et large hospitalité du directeur et ses belles collections surent souvent fixer les passants pour bien des semaines. Celui qui avait une fois goûté du charme de ces relations, y revenait volontiers. Comme centre d'excursions les Dévens étaient un point admirable, immédiatement au pied des plus belles Alpes et à la porte, pour ainsi dire, du Valais, ce jardin enchanté, cher aux naturalistes.

Pendant longtemps le savant géologue, tout en continuant ses observations, avait abandonné les études de sa jeunesse. Il se sentait de plus en plus attiré vers la nature organique et devint un des bôtanistes les plus distingués de la Suisse. En même temps il s'occupa très activement des mollusques fluviatiles et terrestres. Son herbier, que j'ai beaucoup étudié et dont j'ai même classé une partie d'après le *Prodrome* de de Candolle, était le mieux arrangé que j'aie vu. Il était surtout riche et instructif par le grand nombre de formes qu'il présentait des plantes de la Suisse et de l'Europe en général. Doué d'un coup d'œil pénétrant, Charpentier était frappé des moindres différences, mais il avait l'esprit trop philosophique pour ne pas restreindre les espèces, plutôt que de les multiplier sans nécessité.

Ses collections étaient pour ainsi dire une propriété publique, très libéralement ouvertes à tous ceux qui voulaient étudier. Mais, malgré son travail infatigable, malgré ses excursions nombreuses, variées, allant jusqu'à l'extrême limite du domaine de l'observation, il se ressentit trop de sa vie isolée. Son ambition stimulée autrefois par le milieu dans lequel il vivait, en Allemagne et en France, était devenue à la lettre une *Belle au bois dormant*. De temps en temps des éclairs de génie brillaient encore dans les réunions de savants; mais pour l'ordinaire Jean de Charpentier était devenu le type de l'Epicurien scientifique,

naturellement dans le sens le plus noble et le plus élevé du mot.

Déjà cependant était né le prince qui devait éveiller la belle endormie.

C'était le fils d'un pasteur du canton de Vaud, dont le père, d'après ce que m'a raconté un de ses camarades d'enfance, ne savait que faire, « de ce garçon courant toujours les champs à chercher des bêtes. » Cet enfant était Louis Agassiz. Bien jeune encore, il devint un homme de science de premier ordre. Lorsqu'il demanda à Cuvier la permission d'étudier les poissons fossiles du Musée de Paris, le grand paléontologue les lui abandonna complètement, déclarant au jeune savant suisse qu'il en savait plus que lui-même.

Agassiz a été un des hommes les plus brillants de son temps. Jeune, beau, d'une constitution athlétique, doué d'une éloquence entraînante, son esprit était animé d'une curiosité insatiable, sa mémoire excellente, sa perspicacité d'une finesse rare et sa manière de juger et de coordonner les faits, d'une tendance hautement philosophique. Peut-être ses forces digestives pour les travaux des autres étaient-elles quelquefois un peu trop robustes.

En été 1836, Agassiz s'établit à Sallaz, dans le voisinage des Dévens, pour étudier à fond, sous la direction de Jean de Charpentier, les phénomènes des glaciers, des blocs et des terrains erratiques. J'eus le bonheur d'assister à toutes les belles démonstrations qui, déjà trois ans auparavant, avaient fait ma joie, et dont j'avais résumé les doctrines dans une leçon publique faite à Zurich en 1834, à l'occasion de la soutenance de ma thèse doctorale. J'eus l'heureuse chance aussi d'assister à toutes les courses faites aux blocs, aux moraines, aux glaciers.

Lorsque Venetz avait le premier énoncé, quelques années auparavant, l'idée que les glaciers devaient avoir été autre-

fois beaucoup plus étendus et avaient transporté les blocs erratiques des Alpes jusque sur le flanc de montagnes très éloignées, du Jura même, il trouva dans son ami Jean de Charpentier un adversaire redoutable. Cependant la bonne foi de celui-ci était telle que, ayant reconnu la justesse des observations de Venetz, il devint le véritable fondateur de la théorie de l'époque glaciaire générale et du transport des blocs erratiques par les glaciers.

Avec son ardeur accoutumée, Agassiz fit déjà, cette même année 1836, un discours sur les glaciers dans la réunion des naturalistes suisses à Neuchâtel. Bientôt nous le voyons à l'œuvre dans une frêle petite cabane au milieu du glacier de l'Aar, étudiant à fond les phénomènes des glaciers, avec ses amis Desor et Vogt. De tous côtés, cette question vint à l'ordre du jour et elle fut approfondie avec le zèle et l'ardeur qu'elle méritait. Aussi notre modeste directeur des salines fut-il obligé de rompre le silence et de réunir en corps de doctrine toutes ses études profondes sur la matière. Ce travail, intitulé *Essai sur les glaciers*, publié en 1841, restera une œuvre classique. C'est donc Jean de Charpentier qui a établi définitivement l'existence d'une des périodes les plus remarquables de l'histoire de notre planète. Malheureusement la modestie de l'auteur l'engagea à publier son ouvrage à Lausanne, ce qui fit qu'il fut trop peu répandu en France, en Allemagne et dans d'autres pays, tandis que s'il avait été publié à Paris, avec une édition allemande paraissant dans une grande ville, il aurait été à la fois un des ouvrages les plus sérieux et les plus populaires de l'époque. Je ne puis mieux résumer mon admiration pour cette œuvre qu'en déclarant qu'on ne saurait être géologue sans l'avoir méditée et lue.

Rien de plus touchant que la belle et noble poésie par laquelle notre collègue Heer a célébré dans sa *Suisse primitive* le mérite de Jean de Charpentier.

La publication de l'*Essai sur les glaciers* eut encore l'avantage d'obliger l'auteur à discuter dans une série de mémoires les objections faites à ses théories. Dans tous on retrouve cet esprit de critique sévère et tenace, cette richesse d'observation, cette indépendance de toute autorité, qui ont toujours caractérisé son esprit scientifique.

Peu à peu la polémique cessa et le droit de cité fut accordé à la théorie nouvelle. C'est alors que Jean de Charpentier retourna à ses études favorites sur les coquilles fluviatiles et terrestres, sur lesquelles il avait déjà publié un excellent catalogue pour les espèces suisses, catalogue encore très utile aujourd'hui. Peu à peu il avait réuni 3000 espèces de coquilles de tous pays.

Il les avait classées d'après un système à lui, aussi ingénieux que naturel. Chaque espèce était aussi représentée avec toutes ses variétés. Le catalogue complet de cette collection, plein de détails bibliographiques d'une grande importance, est sans contredit un des travaux des plus érudits et des plus pratiques qui aient été faits sur la conchyliologie.

Jean de Charpentier légua toutes ces collections au musée de Lausanne, à la seule condition que son catalogue fût publié. Malheureusement pour la science, ce désir n'a point été accompli.

Dans la vie habituelle Jean de Charpentier était sérieux, et tant qu'il était occupé, il paraissait complètement absorbé. Il mettait d'ailleurs, dans toutes ses occupations, tant administratives que scientifiques, une scrupuleuse exactitude. Mais, du moment où il avait mis de côté son travail, il reparaisait avec toute la gaîté, avec toute l'amabilité de son caractère. Sa conversation était des plus attrayantes, d'abord par la variété et l'étendue de ses connaissances; puis sa parole toujours lucide et précise, était mêlée de vives saillies, de telle sorte qu'entre l'instruction

et la gaîté, les heures s'envolaient sans qu'on s'en aperçût. C'est ce qui rendait les voyages avec lui aussi agréables qu'utiles. Mais ce sont surtout les soirées, je dirai presque les nuits que j'ai passées avec lui en 1853, après mon retour de Paris, qui m'ont laissé le souvenir le plus ineffaçable. Après le souper, chacun de nous travaillait de son côté. A dix heures, M. de Charpentier posait son livre ou sa plume. Alors commençait cette conversation dans laquelle les sujets les plus divers étaient passés en revue, causerie qui faisait si bien oublier le temps, que lorsque à onze heures l'aimable savant faisait apporter du meilleur vin de sa cave, dont il usait d'ailleurs très modérément, nous devenions d'heure en heure plus animés, et la conversation était si pleine de charme, qu'il fallait un grand effort de raison pour se séparer à une heure avancée de la nuit.

Chose curieuse cependant, même durant ses causeries, Charpentier était presque toujours occupé à quelque petit ouvrage manuel : il classait, étiquetait des coquilles ou des plantes, confectionnait des petits cartons, etc., de manière qu'il savait mêler sans cesse l'utile à l'agréable, et il trouvait ainsi du temps pour tout. Toutefois cette activité continue ne s'étendait pas à nos charmantes causeries nocturnes.

Les hommes absorbés par la science se privent souvent, pendant longtemps, des jouissances les plus douces réservées à la courte existence humaine. Aussi Jean de Charpentier se maria-t-il tard. Il épousa, en 1828, M^{lle} de Gablenz, de Dresde. C'est alors que cet esprit si sérieux, d'une rigueur pour ainsi dire mathématique, prouva qu'il savait jouir aussi de toute la poésie des sentiments les plus délicats et les plus tendres du cœur humain. Modèle des époux, il sut rendre sa femme heureuse, autant qu'il le fut lui-même. Malheureusement il la perdit après trois ans de bonheur. Inconsolable pendant bien des années, il ne lui resta d'au-

tre soutien, dans sa profonde douleur, que sa fille unique, ainsi que sa sœur Caroline qui vint vivre auprès de lui. Le rêve le plus doux de sa vie était évanoui ; mais peu à peu sa maison redevint sereine et hospitalière. Il reprit avec ardeur tous ses travaux et eut encore bien de ces joies que la famille seule peut donner. Il eut même le bonheur de pouvoir garder sa fille dans son voisinage, après son mariage avec le fils de l'un de ses meilleurs amis, François Fayod, de Bex, le même qui, peu d'années après, devint mon beau-père et fit ainsi le bonheur de ma vie.

Quoique d'une constitution plutôt délicate, Jean de Charpentier jouissait d'une bonne santé et était devenu même très robuste, grâce à son activité, à sa sobriété et à ses courses de montagne. Les voyages qu'il fit en France, en Allemagne et en Italie ne contribuèrent pas peu à entretenir la gaiété et l'activité de son esprit. Il rencontra partout un accueil si distingué et si chaleureux que, malgré toute sa modestie, il devait cependant voir à quel point il était apprécié et aimé dans le monde savant.

Bien portant jusqu'à la dernière année de sa vie, ses forces commencèrent alors à diminuer. Sa pâleur et sa maigreur annonçaient une maladie grave, et, lorsque je le vis peu de mois avant sa mort, je ne pus plus douter que notre cher malade ne fût atteint d'une affection incurable de l'estomac. Il conserva jusqu'à la fin, et en dépit d'une extrême faiblesse de corps, l'intégrité de ses facultés intellectuelles et c'était lui qui, par ses saillies spirituelles, faisait souvent oublier à ses amis la perspective douloureuse de sa fin prochaine. Sa mort, qui arriva le 12 septembre 1855, fut tranquille et douce.

Le deuil fut profond parmi ses amis et dans tout le monde savant. En Suisse, le sentiment général fut que l'on perdait en lui un de ces hommes rares qui, au premier rang dans la science, savaient non-seulement être très utiles dans

leur sphère habituelle, mais pour lesquels l'amour du bien public, dans un sens très étendu, est pour ainsi dire un instinct du cœur.

Les hommes comme Jean de Charpentier ne nous quittent point. Présents parmi nous de génération en génération, leur mémoire resplendit comme un brillant flambeau, à travers les siècles, comme un modèle ineffaçable pour ceux qui se vouent au culte du vrai et du bien.

EMMANUEL THOMAS

Vous avez plus d'une fois rencontré, Messieurs, dans vos courses de montagne, des hommes qui vous ont frappé par leur talent d'observation de la nature, des chasseurs qui connaissent à fond la vie des mammifères et des oiseaux des Alpes, d'autres très experts dans la connaissance des plantes ou des animaux inférieurs, et d'autres enfin, qui savaient trouver dans les endroits les plus cachés les minéraux et les cristaux rares. Il n'est même pas difficile de trouver en Suisse des familles dans lesquelles ce goût et ce talent sont héréditaires. Je suis en bonne relation avec M. Joseph Anderegg, à Gamsen, dont le père, à lui seul, a découvert dans son petit village du Haut-Valais plus d'espèces nouvelles de papillons que beaucoup de savants professeurs des universités.

Parmi les familles devenues célèbres sous ce rapport, celle des Thomas de Bex occupe le premier rang, et, parmi eux, Emmanuel Thomas a su acquérir une réputation européenne.

Son père, Abram Thomas, connu sous le nom de *botaniste de la montagne*, accompagnait le grand Haller dans ses excursions et il était devenu un des meilleurs connaisseurs

des plantes suisses qu'il y eût de son temps. Louis Thomas, fils d'Abram, est mort à Naples dans une belle position dans l'administration des forêts du royaume des Deux-Siciles. Philippe Thomas, mort à Cagliari, jeune comme son frère Louis, avait le goût des voyages et j'ai vu de fort belles plantes cueillies par lui dans les montagnes de la Sardaigne. Jean-Louis Thomas, le digne successeur de son père Emmanuel, parcourt encore aujourd'hui nos montagnes, pour chercher des plantes et des graines, avec la même ardeur et le même succès que son père et son aïeul. Un jeune docteur en philosophie pourrait demander, en se pavanant derrière ses lunettes bleues : Où ces messieurs ont-ils fait leurs études ? Leur école, lui répondrait-on, était la nature elle-même. Nos belles Alpes les ont initiés à leurs secrets, qu'ils ont compris à force de persévérance et de talent. Ils ont pu ainsi voir et comprendre ce que jamais ils n'auraient appris sur les bancs des écoles.

Emmanuel Thomas naquit à Fenalet le 17 mai 1788. Son père Abram Thomas nous est connu à tous par les biographies de Haller et de Murith dont il était l'ami. La mère d'Emmanuel Thomas, originaire des Ormonts, la *Justicière*, comme on l'appelait, était douée d'une intelligence remarquable. De bonne heure elle avait eu un goût prononcé pour la lecture et surtout pour l'antiquité et la mythologie. Lorsque M. de Charpentier me présenta à elle, à Fenalet, je la trouvai lisant, entourée d'une superbe récolte de pommes. Ayant appris que j'étais étudiant en médecine, elle m'apostropha en ces termes : « Prenez garde, Monsieur, à la colère d'Apollon qui sera jaloux de vous à cause de son fils Esculape. » Je la rassurai, en lui disant que j'invoquerais la protection de Junon et de son galant époux le seigneur Jupiter. Je l'ai souvent revue. C'était une petite femme, maigre, brune, mais aux yeux noirs vifs et intelligents, que, malgré son grand âge, j'ai toujours eu du plaisir

à revoir. Toutes nos conversations, du reste, commençaient par quelque plaisanterie mythologique.

Emmanuel Thomas reçut sa première éducation à l'école de son village, instruction sensée, solide et pratique, comme sut la donner le canton de Vaud dès son émancipation, comprenant dès l'origine qu'une bonne instruction primaire est la nourriture spirituelle la plus propre à former de braves citoyens.

De bonne heure, le jeune Thomas accompagna son père dans toutes ses excursions alpestres. Doué d'une mémoire excellente, tant pour le nom et les caractères distinctifs des plantes que pour les localités de la montagne, sachant avec sa vue perçante discerner les moindres différences de végétaux en apparence semblables ou presque identiques, doué d'une santé et d'une constitution forte et robuste, Emmanuel Thomas était né, pour ainsi dire, montagnard-naturaliste. J'ai rencontré peu d'hommes dont l'intelligence bien organisée sût aussi vite s'orienter dans les questions les plus diverses. Ajoutez à cela cet esprit d'ordre, d'activité infatigable et ces principes de probité et de vertu qui étaient le principal héritage de son père, et vous comprendrez que cet homme, qui n'a jamais renoncé à la vie de cultivateur, ait su conquérir, jeune encore, le suffrage, la confiance et l'affection des naturalistes de tous pays.

Son extérieur formait un contraste complet avec celui de Charpentier. Tandis que tout, dans la personne de celui-ci, portait le cachet de la finesse et de la distinction, Emmanuel Thomas était le type d'une nature agreste et forte. Sa figure, aux traits accentués, respirait l'intelligence, le bon sens, l'énergie, la bonté et la franchise. Sa stature, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne, annonçait la santé, la vigueur et l'agilité. Aussi, quinze heures de marche et plus par jour, quelquefois presque sans prendre de nourriture, ne lui faisaient pas peur, et le soir, aussi frais que s'il n'eût

fait qu'une promenade, il mettait en ordre, avant tout, ses plantes et ses minéraux, et trouvait encore le mot pour rire. Sa mise, simple et conforme à son premier état, ne se distinguait que par une scrupuleuse propreté. En un mot, tout, chez l'un comme chez l'autre de ces deux naturalistes, faisait naître, quoique à des points de vue différents, le désir d'être compté au nombre de leurs amis.

Abram Thomas avait quitté Fenalet, pour habiter près de ses propriétés dans la vallée de Dévens et y fit bâtir la maison rouge, devenue célèbre par la suite. Emmanuel, qui s'était marié de bonne heure, y eut pour voisin et locataire Jean de Charpentier qui bientôt devint son ami et le compagnon de ses excursions. Il y avait entre ces deux hommes un véritable échange d'instruction. Thomas connaissait déjà à fond les plantes des Alpes et les meilleures localités pour les espèces rares. Jean de Charpentier, de son côté, représentait pour Thomas la science avec ses graves enseignements, mais sous une forme si gracieuse et si aimable, que le néophyte put faire de rapides progrès.

De bonne heure on commença à demander de tous côtés à Emmanuel Thomas des plantes et des graines des Alpes.

C'est ainsi qu'en peu d'années il sut établir un commerce lucratif et répandre par là, plus que tout autre, le goût de la botanique de la haute montagne.

Les plantes étaient très bien préparées, avec les étiquettes latines rigoureusement exactes. Ses graines ne laissaient rien à désirer comme qualité et comme détermination précise. Joignez à cela la modicité des prix, la promptitude des expéditions, la générosité du naturaliste qui ajouta souvent gratis à ses envois des échantillons d'espèces rares, et vous comprendrez facilement cette popularisation rapide de la botanique suisse. Sans jamais avoir appris le latin, Thomas ne tarda pas à comprendre tous les détails de la grande

Flore de Gaudin, et son catalogue des plantes suisses aurait fait honneur au naturaliste le plus lettré.

J'ai reconnu encore un autre mérite chez Thomas comme botaniste. Il a élevé beaucoup de plantes des Alpes dans son jardin, et, en les cherchant en été sur place, depuis la floraison jusqu'à la maturité des graines, il était parvenu à acquérir ainsi une connaissance approfondie et pratique de la morphologie végétale. Dans les courses assez nombreuses que j'ai faites avec lui, je l'ai vu souvent déterminer le nom d'une espèce d'herbe qui ne paraissait avoir encore absolument rien de caractéristique.

Bientôt Emmanuel Thomas réussit à s'approprier les goûts de naturaliste de son savant ami. Il apprit à connaître à fond les minéraux de la Suisse et des pays environnants et il put rendre ainsi de grands services aux géologues et aux minéralogistes. Ses échantillons étaient toujours de bonne qualité et bien déterminés; il en fut de même des coquilles fluviatiles et terrestres.

C'est ainsi que ses connaissances s'étaient de plus en plus étendues, et qu'il sut répandre le goût pour tous les sujets d'histoire naturelle dont il s'occupait.

Les adeptes et les amateurs de ces sciences affluaient chez lui, sans compter que les nombreux naturalistes qui venaient voir Jean de Charpentier, avaient toujours un vrai plaisir à faire aussi la connaissance de Thomas. Dans ses voyages en Suisse et à l'étranger, à Paris surtout, il fut fort bien reçu partout, et les savants s'empressèrent de l'inviter à leur table pour multiplier les heures de causerie avec lui. Irréprochable dans sa mise, il évitait toute recherche qui pût déguiser sa vie habituelle et sa position sociale. Mais il avait dans ses manières tant de distinction naturelle, de franchise, de cordialité, il montrait une variété de connaissances, une originalité dans la manière de les exprimer

telles, qu'avec lui le temps passait toujours très agréablement, souvent trop vite.

Il n'aurait, du reste, jamais toléré cette politesse impertinente que des esprits vaniteux se permettent d'offrir comme une espèce de protection. D'instinct les vrais savants traitaient Thomas d'égal à égal, et il y avait droit.

Ne croyez cependant pas, Messieurs, que la science et le commerce scientifique fissent négliger à Emmanuel Thomas la gestion active et intelligente de ses affaires particulières. Il était tout aussi attentif à la culture de ses champs et de ses vignes qu'à la botanique et à la minéralogie.

Il bâtit en 1825 la maison encore habitée aujourd'hui par son fils Jean-Louis et sa famille. M. de Charpentier lui en avait fait le plan, et à eux deux ils en étaient les architectes. Thomas sut se procurer les bois, les tuiles, etc., nécessaires à sa bâtisse, et il faisait travailler les ouvriers sous sa direction immédiate. Il se créa ainsi une habitation très confortable et assez vaste en même temps pour ses collections et magasins.

Par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, Emmanuel Thomas eut à lutter longtemps contre une position financière difficile. Mais son activité, son esprit d'ordre et, avant tout, son intelligence supérieure surent triompher de tous les obstacles et il termina sa carrière dans une heureuse aisance. Mais, quelle que fût sa situation, économe, presque dur à lui-même, il se montra toujours très généreux envers les autres. A combien de gens n'a-t-il pas rendu service ! Mais ici je m'arrête, imitant en cela la réserve avec laquelle il parlait de lui-même.

Outre les rapports que j'ai eu avec lui comme naturaliste et médecin, j'ai aussi entretenu pendant neuf ans des relations avec lui comme un des propriétaires des bains de Lavey.

La source de Lavey fut découverte en 1833. Ravy, de Lavey, un des hommes les plus intelligents de la contrée, était un jour occupé à l'établissement de la pêche des truites dans le Rhône, lorsque son domestique retira tout à coup sa main de l'eau en criant : « Maître, je me brûle. » Ravy crut à une plaisanterie et répondit : « Ah ! si tu me couds celle-là, je te donne une taloche. » Mais bientôt le maître dut se brûler à son tour et se convaincre qu'un filet d'eau chaude montait au milieu des eaux glacées du Rhône. M. de Charpentier en fut immédiatement informé et reconnut l'existence d'une eau minérale. Dès ce moment, les travaux très difficiles de l'isolement de la source furent commencés et menés à bonne fin. En 1834 des baraques provisoires furent établies pour les baigneurs et les malades de l'hôpital cantonal. En 1835 le sort de la jeune naïade, à peine sortie de son lit glacé, fut gravement compromis par l'éboulement de la dent du Midi. Des travaux aussi prompts que bien entendus réussirent, non sans beaucoup de peine, à éloigner de la source tout danger. Lavey prit ainsi rang parmi les bains actifs et salutaires de la Suisse romande. L'air un peu vif y est très salubre, mais le site, malgré ses points de vue grandioses, ne paraissait pas précisément beau au premier abord. Aussi les capitalistes ne voulurent-ils pas engager leur argent. C'est alors que quatre hommes du pays eurent le courage de tenter cette entreprise. C'étaient, outre Emmanuel Thomas et Ravy, Girod, de Lavey, et Jacob Thomas, de Bex, juge d'instruction. C'est encore M. de Charpentier qui fit le plan des bains et de leur grand hôtel.

Dès le début, cette entreprise fut conduite avec une activité si intelligente que bientôt le succès lui fut assuré. Les propriétaires, du reste, ne reculèrent devant aucun sacrifice. Lorsque, en 1838, je pris la direction médicale des bains de Lavey, je mis entre les mains de Ravy, plus particulièrement chargé des bains, les dessins des douches et autres

appareils des bains d'Aix en Savoie, et je l'engageai à y aller lui-même pour examiner sur place tous les détails des appareils et pour apprendre la méthode du massage et les autres procédés employés par les doucheurs. Ravy s'en tira fort bien, et je pus ainsi commencer ma première année dans un établissement déjà bien organisé. L'année suivante, je conçus le projet d'employer les eaux mères des salines comme moyen médical associé aux eaux de Lavey. Il fallait bâtir un grand réservoir pour conserver les eaux mères de toute l'année. Plus tard je fis construire des bains froids dans le Rhône, pour joindre l'hydrothérapie aux autres ressources. Eh bien, je ne rencontrai jamais auprès des entrepreneurs aucune difficulté pour l'exécution de mes projets. Quant aux eaux mères que M. de Charpentier m'avait généreusement abandonnées, ce fut Thomas qui les expédia chaque semaine des Devens aux bains de Lavey, en y mettant autant de régularité que de soin.

Les quatre propriétaires trouvaient dans de beaux revenus une compensation des sacrifices du début et de leurs efforts constants pour bien conduire cette entreprise. Dans toutes ces circonstances Emmanuel Thomas se montra toujours plein de bonne volonté, comprenant d'emblée, avec son esprit lucide et pénétrant, l'opportunité des améliorations proposées.

Parmi les naturalistes amis d'Emmanuel Thomas, je ne puis passer sous silence celui qui, après M. de Charpentier, fut le plus intime : c'était Jean Muret dont nous déplorons tous la perte récente. C'est avec lui surtout que Thomas fit les grands voyages alpestres du Valais, de l'Engadine, des montagnes voisines de France et d'Italie.

Digne fils du célèbre landammann Muret, notre ami commun (car moi aussi j'ai entretenu avec lui les relations les plus agréables) laisse parmi nous le souvenir d'un jurisconsulte de premier ordre, d'un grand citoyen bien sincè-

rement patriote et d'un naturaliste fort distingué. Son herbier est devenu propriété nationale. Il n'en existe nulle part un pareil pour la flore suisse. Produit d'un labeur non interrompu pendant un demi-siècle, il renferme de véritables trésors par la grande variété des formes, par les localités nombreuses pour les espèces et surtout par les remarques et notes, en parties très détaillées, intercalées abondamment dans tout l'herbier. Pendant trente ans, j'ai supplié Jean Muret de nous donner une flore suisse. Mon désir n'a point été réalisé. Mais celui qui la composera avec ses matériaux rendra un grand service à la science et à l'histoire naturelle helvétique.

Les voyages en commun de nos deux amis étaient des plus intéressants. Observateurs l'un et l'autre de première force, ils ne reculaient devant aucune fatigue, aucun danger même. Le soir, il fallait accompagner nos deux hardis explorateurs au gîte, pour jouir de leur entrain, de leur gaîté et de leurs discussions aussi spirituelles qu'animées.

Personne n'a été étonné de l'influence que Jean de Charpentier et Thomas ont exercée l'un sur l'autre. Tous les soirs, après souper, Thomas venait chez son voisin, et pas toujours seul. Je le vois encore arriver, portant parfois sous son bras quelque rareté vinicole, une bouteille de moût exquis, de vin de paille bien réussi. La conversation des deux naturalistes était toujours variée, très nourrie et pleine de gaîté.

Pendant les hivers que j'ai passés à Bex, nous dînions toujours, la famille de Charpentier et moi, le premier jour de l'an, chez Emmanuel Thomas qui faisait d'une manière charmante les honneurs de sa maison. Ces repas, pleins de cordialité, m'ont laissé le meilleur souvenir.

Emmanuel Thomas n'était pas moins dévoué aux affaires publiques du pays. Tout ce qui avait rapport aux délibérations du conseil communal et de la municipalité de Bex

l'intéressait vivement, et ses conseils, toujours pleins de bon sens, étaient généralement suivis. Tandis que la Société helvétique des sciences naturelles s'honora en le nommant membre, ses concitoyens lui confièrent la charge de juge au tribunal d'Aigle. Bon, charitable, ne laissant pas passer une occasion de rendre service, Emmanuel Thomas a été très aimé de ses concitoyens.

La vie active et bien remplie de notre ami resta la même jusqu'à la mort de M. de Charpentier, dont la perte fit une si vive impression sur Thomas que, à partir de ce moment, une profonde mélancolie s'empara de lui. Il ne put se consoler de l'interruption de ces relations qui, pendant plus de quarante ans, avaient fait le charme de sa vie. Son existence extérieure ne fut point changée; mais le vide qu'il éprouvait ne fut point comblé.

Toujours excellent père de famille, bon, aimable, affectueux pour ses enfants et petits-enfants, sa gaîté et son entrain habituel reparaissaient bien de temps en temps; mais ceux qui le connaissaient plus intimement remarquaient un changement considérable dans tout son être. Aussi, sans maladie particulière, il devint peu à peu apathique, faible et mourut le 3 novembre 1859, profondément regretté de tous ses amis et concitoyens.

Une belle et noble existence, des dons intellectuels hors ligne, une activité infatigable, une bonté de cœur qui ne s'est jamais démentie, tel a été le partage de cet homme de bien. Resté simple et modeste dans toutes ses allures, fidèle à sa vocation primitive, au milieu des preuves journalières d'estime et de sympathie des savants de l'Europe entière, Emmanuel Thomas restera comme une preuve vivante de la puissance des dons intellectuels noblement cultivés au sein de la vie modeste de l'homme des champs; preuve vivante aussi de tout l'ascendant que peuvent prendre sur une intelligence vive et pénétrante la contemplation de la

nature et la recherche de ses secrets; preuve vivante encore de ce fait que les Académies et les Universités peuvent bien développer les dispositions naturelles, mais sont impuissantes à les créer, et que, tout à fait en dehors d'elles, l'esprit peut prendre un essor énergique et élevé.

Les deux naturalistes dont nous venons de tracer l'esquisse biographique ont été bien différents de caractère, de point de départ, d'éducation; mais l'un et l'autre ont fait honneur à leur pays et doivent être comptés parmi les hommes les plus vénérés et les plus sympathiques qui aient illustré cette belle contrée et ce cher canton. Aussi la Société helvétique des sciences naturelles a-t-elle été heureuse dans son choix d'avoir pris pour lieu de réunion la contrée qu'ont habitée Jean de Charpentier et Emmanuel Thomas, dont la mémoire présidera à notre fête, en nous offrant deux nobles types d'hommes, aussi distingués par leur cœur et leur caractère que par leur savoir et les services qu'ils ont rendus à la science.

Que la terre garde leur dépouille mortelle!

A nous et à nos fils le culte de leur souvenir!
